

Lebey lorsqu'il classait les notes de ses Cahiers dans des chemises de couleur : « Ce qui m'amuse en tout ceci, c'est d'avoir des chemises. » Puis il ajoutait : « Je me donne cette comédie d'avoir de l'ordre. »

Ordre ou désordre, c'est cette fragmentation qui retient largement l'attention de Blanchot encore qui, après avoir souligné que, depuis quelques années, les livres de Valéry « se ressemblent par le désordre de la composition », remarque : « Ce sont de brèves répliques qui interrompent pour un instant le silence de réflexions tout intérieures. L'esprit s'y montre dans les éclairs qui le séparent de lui-même » ; puis il poursuit : « Toutes les curiosités de Paul Valéry s'y retrouvent et les habitudes de son langage, les pourquoi par lesquels il prive de support une pensée satisfaite, les réponses qui ne sont que des questions dissimulées, les chaînes d'évidence qui se nouent en énigme, les métamorphoses du facile en difficile, du complexe en simple, du même en même »<sup>1</sup>. Et c'est une assez juste présentation des textes qu'on va lire.

## A

N'oublie pas que tout esprit est façonné par les expériences les plus banales. Dire qu'un fait est *banal*, c'est dire qu'il est de ceux qui ont le plus concouru à la formation de tes idées essentielles. Il entre dans la composition de ta substance mentale plus de 99 % d'images et d'impressions sans valeur. Et ajoute que les vues étranges, les pensées neuves et singulières tirent tout leur prix de ce vulgaire fond qui les fait remarquer.

L'origine de la « raison », ou de la notion de raison, est peut-être la *transaction*. Il faut bien transiger, tantôt avec la « Logique » ; tantôt avec l'impulsion ou l'intuition ; tantôt avec

1. *Chroniques littéraires du « Journal des débats »*, éd. citée, p. 271-272 et 275.

les faits<sup>1</sup>. Essaie donc, toutes les fois que ce mot *Raison* te vient, ou de toi ou des autres, de le remplacer par ce nom plus précis de « *transaction* ». Alors, plus de déesse...

Il y a en nous des certitudes inexplicables et des doutes sans causes : ce qui fait des mystiques et des philosophes. Puisque rien ne peut expliquer les unes ni justifier les autres, on est conduit à penser que sur un million d'hommes, doutes et certitudes sont distribués comme « au hasard »...

L'objet propre, unique et perpétuel de la pensée est : *ce qui n'existe pas*.

Ce qui n'est pas devant moi ; ce qui fut ; ce qui sera ; ce qui est possible ; ce qui est impossible.

Parfois cette pensée tend à réaliser, à *monter* au vrai ce qui n'est pas ; et parfois à faire faux ce qui est.

Chaque pensée est une exception à une règle générale qui est de ne pas penser.

La pensée n'est peut-être qu'une bizarrerie de la nature offerte à une espèce, comme elle fait ces bois de ruminants rares ou disparus que l'on voit dans les muséums : armes ou parures si curieusement étendues, bouclées ou spiralées, ou si rameuses qu'elles sont plus nuisibles encore qu'inutiles à l'animal qu'elles couronnent.

Pourquoi pas ? Pourquoi non ? Notre tête est chargée de questions et d'idées qui se prennent dans l'enchevêtrement de la forêt des faits, et nous retient embarrassés, orgueilleux de l'être, condamnés à bramer des poèmes et des hypothèses, – fiers et désespérés.

L'aiguillon de chaque vie intellectuelle est la conviction de l'échec, ou de l'avortement, ou de l'insuffisance des vies intellectuelles antérieures.

1. Ce début de paragraphe a appartenu aux diverses éditions de *Rhumbs* avant de disparaître lorsque le recueil est repris dans *Tel Quel II* : voir p. 469, note 1.

J'ai observé que parmi les partisans et les adversaires d'une thèse quelconque (qui s'unissent par là) la très grande majorité se compose de gens qui ne la connaissent vraiment pas.

J'ai remarqué aussi que ce qu'on nomme une « conviction » n'est que l'attitude énergique d'emprunt qu'exige la faible consistance propre d'une opinion. Toute la force que l'on met dans la forme – même intérieure – est l'indice de doutes volontairement réprimés.

Enfin, quand on dit d'une théorie « qu'elle peut se soutenir », n'est-ce pas dire qu'il lui faut que *quelqu'un* la soutienne ? D'elle-même, elle tombe, et laisse-la tomber.

Juge les esprits en observant où ils tendent. Certains qui se donnent pour grands ne conduisent leur homme qu'au vide. Si leurs pensées se développaient, elles se mourraient d'inanition.

Il faut comprendre que les idées n'ont de valeur que transitive. Une idée ne vaut que par l'espoir qu'elle excite et par les chances qu'elle apporte d'une plus grande perfection de notre être, qui réagira sur elle, et la portera elle-même à un état supérieur de simplicité, de richesse et d'espérance.

C'est pourquoi il ne faut pas faire de systèmes. Un système est un arrêt. C'est un renoncement. Car un arrêt sur une idée est un arrêt sur un plan incliné, un faux équilibre. Il n'est pas d'idée qui ait sa fin en elle-même et interdise ou absorbe tout développement ou toute réponse ultérieure. Cet arrêt sur un plan incliné est donc dû à quelque résistance passive. Par exemple, la grande satisfaction que l'on a d'avoir trouvé telle solution ou telle formule, et qui séduit à s'y tenir, à la fixer, à la rendre publique, est une *résistance* de ce genre, aussi bien que le serait la fatigue ou toute autre cause étrangère à la pensée qu'elle suspend.

Toute philosophie pourrait se réduire à rechercher laborieusement cela même que l'on sait naturellement.

Ou à ceci : Découvrir par méditations et confrontations que celui qui se voit au miroir et celui qu'il y voit ont quelques propriétés communes ou indivises.

Chercher si quelque chose peut avoir une importance plus grande que d'apporter plaisir ou douleur, aise ou gêne ?

Que tous les systèmes finissent par des mensonges, cela n'est pas douteux. Le contraire serait impossible et non naturel.

Quant à leurs commencements, on peut disputer sur la bonne foi.

### *Faux philosophes.*

Ceux qu'engendre l'enseignement de la philosophie, les programmes. Ils y apprennent des problèmes qu'ils n'eussent pas inventés et qu'ils ne ressentent pas<sup>1</sup>. Et ils les apprennent tous !

Les vrais problèmes de vrais philosophes sont ceux qui tourmentent et gênent la vie. Ce qui ne veut pas dire qu'ils ne soient pas absurdes. Mais au moins naissent-ils en vie – et sont vrais comme des sensations.

Le premier mouvement des uns est de consulter les livres ;  
Le premier mouvement des autres est de regarder les choses.

### *Questions de l'enfant qu'est le philosophe.*

La question du philosophe, une fois dépouillée des formes solennelles ou sévères, est toujours *enfantine* : qui interroge sans nécessité est enfant, perd la majesté du tigre résigné à être magnifiquement ce qu'il est, tel qu'il est, quel qu'il soit, ou la simplicité et impersonnalité du mouton dans son troupeau.

Tous les animaux étant réunis dans l'Homme, et l'Homme, comme construit par souscription de toute la Zoologie, avec

1. Voir p. 687, *Propos me concernant* : « Je ne puis guère croire ce que je n'eusse pas inventé, ni le comprendre. »

quelques contributions de la Botanique et des Minéraux (*dur, souple, etc.*), il est ménagerie ; et il en est de singes et de pies, mêlés de fauves, de moutons, etc...

En tant qu'interrogeant, il est animal curieux : ce qui se voit si charmant dans l'enfant de trois ans. Et il est facile de retrouver cet enfant dans le *penseur*, chez Pascal, par exemple<sup>1</sup>.

Quant aux questions mêmes et aux « réponses », la table en serait instructive et divertissante à dresser.

La naïveté résulte du fait que l'on pose des questions suscitées par l'analogie, parfois « géniale » (Lune = pomme<sup>2</sup>).

Les sceptiques sont – doivent être – des politiques de la pensée.

Il y a une telle politique de la pensée, mélange de n'y point se fier complètement et toutefois de la mener jusqu'au fond.

Ni glisser, ni s'embourber.

Nier A, c'est montrer A derrière une grille.

« Penseurs. » Supposé que des penseurs servent à quelque chose, on pourrait les considérer comme des machines à effectuer le plus grand nombre possible de combinaisons idéales, soit sous forme de « définitions », soit de rapprochements que la pratique ne donne pas.

« Esprit de finesse », « esprit de géométrie », toutes les sottises qu'ont fait dire ces mots<sup>3</sup>.

Cela a le vice de toutes les expressions auxquelles il faut commencer par donner un sens avant d'en considérer l'application. Mais alors, il est trop tard...

1. Sur Pascal, voir p. 785-810, au t. 1, « Variation sur une "pensée" ». 2. Allusion, bien sûr, à Newton qui, voyant tomber une pomme, songea que la lune elle-même devrait tomber, ce qui n'est pas le cas en raison de la force de la gravitation dont il énonce la loi. 3. Cf. Pascal, *Pensées*, Le Livre de Poche, p. 445.

Davantage : pour que la comparaison des deux « esprits » ait elle-même un sens, il faut imaginer qu'ils fonctionnent entre un état initial et un état final supposés identiques. Il faut qu'ils aient un même objet de leur travail ; de mêmes impressions ou de mêmes notions sur lesquelles ils s'accordent au départ...

Sinon ce sont comme des animaux d'espèces toutes différentes : l'un vole, l'autre nage : ils ne voient pas les mêmes choses, ne se rencontreront jamais, ne peuvent que s'ignorer, et pas même s'exclure.

Obscur se fait nécessairement celui qui ressent très profondément les choses et qui se sent en union intime avec ces choses mêmes.

Car la clarté cesse à quelques coudées de la surface.

Ressentir très profondément la présence virtuelle, les connexions infinies, l'ensemble des possibilités du langage transforme *la pensée de la pensée*, impose à toute pensée qui vient, de tout autres libertés et de tout autres exigences que celles du traitement ordinaire des pensées.

Ainsi du véritable athlète : le moindre acte qu'il fasse, utile ou non, lui est un élément, un aspect, un problème auquel toute sa puissance d'organisation motrice peut s'intéresser et qu'elle peut changer ou réduire en exercice d'elle-même.

Mais il arrive que les tiers s'étonnent, se fâchent ou se rient devant l'apparence que prend l'apparence quand on l'assujettit à servir quelque profondeur.

La *raison*, la *sagesse*, la *vérité*, etc... sont des divinités populaires – d'utilité publique – les idoles de la conformité 1° aux choses ; 2° à l'*opinion*.

Il y a aussi des déités inférieures : la *mode*, le *sens commun*, le *goût*.

*Il était une fois...*

L'univers était un Tout, et avait un centre. Il n'y a plus ni Tout ni centre.

Mais on parle toujours d'Univers.

Tremblez, humains, au sujet de n'importe quel sujet. Songez que vous avez des opinions, des convictions, des idées nettes, – mais songez à tout ce à quoi vous n'avez jamais songé dans le domaine des choses mêmes auxquelles vous avez le plus réfléchi.

Craignez ce à quoi vous auriez pu penser, à quoi vous allez peut-être penser, et n'avez jamais pensé, et qui peut illuminer par le travers l'idée dont vous êtes captif, qui vous semble la seule et la bonne, et qui va se trouver naïve dans l'instant même.

Les conceptions plaisent par leur *faux*, car elles plaisent par la simplicité, la continuité, la nécessité, la symétrie, la *surprise*, toutes choses qui, étant trop ajustées à l'homme, trop humaines, l'homme les met où il peut.

Peut-être, faudrait-il connaître le « réel » à l'absence de ces caractères séduisants, à l'impossibilité de les introduire, à la révélation de la vanité ou de la naïveté de leur application ? Comprendre qu'une chose « comprise » est une chose falsifiée. Rien ne le montre mieux que les essais de comprendre effectués sur ce réel tout cru que nous offre la sensibilité pure : par exemple, les « explications » forgées pour la douleur. Et pourquoi six ou sept couleurs distinctes, et non plus ou moins ?

La plupart ignorent ce qui n'a pas de nom ; et la plupart croient à l'existence de tout ce qui a un nom.

Les choses les plus simples et les plus importantes n'ont pas toutes un nom. Quant à celles qui ne sont pas sensibles, une douzaine de mots vagues comme *idée*, *pensée*, *intelligence*, *nature*, *mémoire*, *hasard*... nous servent comme ils peuvent : ils engendrent aussi, ou entretiennent, une autre douzaine de problèmes qui n'en sont pas.

Conventions. Les unes font que ce qui n'existe pas existe, et les autres que ce qui existe n'existe pas. Mais les secondes plus rares et malaisées que les premières.